

Avant-propos
Rencontre-oratorio avec
Boris Gamaleya

Ce mardi 4 décembre 2001 au matin, il y avait un brouillard piquant sur la Plaine des Cafres. Nous le trouvâmes et y entrâmes, à l'issue de la Plaine des Palmistes, dès la Grande Montée et le col de Bellevue qui certes ne méritait pas son nom à cette heure, la brume annihilant le paysage, le très beau et vaste cercle des crêtes... La Maison du Volcan naviguait à vue dans cette mer d'invisibilité, reconnaissable à sa seule proue et à ses arêtes saillantes, image furtive d'un vaisseau-volcan en train d'appareiller... Nous y accostâmes peu avant le début de la première session de notre seconde journée de colloque qui avait lieu dans l'auditorium où les visiteurs peuvent assister plusieurs fois par jour à un diaporama sur le monde volcanique.

Après une communication sur la légende des amants du lac de Tritriva, lac volcanique de Madagascar, l'un des ultimes témoins de la genèse de l'île-continent, il fut, et c'était le lieu idéal, souvent question du Piton de la Fournaise, voisin, de la peur qu'il a longtemps suscitée, de l'inconnu voire de l'inconnaissable qu'il fut dans les siècles passés... Nomade sur les cartes comme dans les représentations, feu de la terre et du ciel, porte des enfers et bouche dévorante, chargé parfois de rendre une justice divine ou immanente... Le désir de savoir qu'il suscita et attisa oscilla longtemps entre imaginaire et science, colorant de fantômes les observations chiffrées et mesurées, appuyant les légendes les plus échevelées sur les choses vues... Mais, le constat est rassurant, en matière de volcan le progrès de la science n'a pas annihilé le droit de rêver et l'investissement imaginaire et affectif dans son sujet de recherche reste encore l'une des motivations premières du savant vulcanologue.

Le poète est arrivé de la Plaine des Palmistes, en voisin, en fin de matinée, coiffé – ô signe patent d'un lignage ! – d'un haut et large chapeau de fourrure à la russe (la température extérieure le justifiait parfaitement d'ailleurs), et il a

déjeuné avec nous à l'auberge la plus proche. Il est apparu, à son habitude, fort aimable et courtois, disert, émaillant son propos d'anecdotes et de formulations aiguës, souvent aphoristiques.

La seconde partie de l'après-midi lui fut plus particulièrement consacrée grâce aux interventions de Marie-Josée Matiti-Picard qui dégagait du *Volcan à l'envers* la perspective d'une histoire culturelle (ou plutôt pluriculturelle) de l'île et de Serge Meitinger qui tenta de cerner la place et l'importance du volcan dans l'ensemble de l'œuvre jusqu'en ses développements encore inédits, jusqu'en ses « Basaltophonies »...

Après les conférences, Boris Gamaleya s'exprima de façon fragmentaire, reprenant quelques-uns des propos tenus sur son œuvre pour les compléter et moduler ou varier, répugnant manifestement au discours suivi, préconstruit, précontraint... En fait, il préparait (comme il nous en avait averti) la lecture ou plutôt la mise en voix d'*Omblin ou le volcan à l'envers*, l'Oratorio pour quatre solistes, chœur mixte, récitant, six percussions et ensemble instrumental avec une musique d'Ahmed Essyad, commandé par le ministère de la Culture et de la Communication et créé en décembre 1998 pour commémorer le cent-cinquantième anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Il nous distribua à chacun le livret, joli fascicule bien imprimé sur très blanc papier, comprenant aussi des photos qui font intervenir, dans un paysage volcanique, minéral et marin, réduits à quelques allusions physiques, un homme et une femme sans visages tenant devant leurs corps nus (et, ainsi, en grande partie masqués) des reproductions de « vanités » ou des fragments de terre et de laves (évoquant que le poète me dit tenir pour hors de propos et ne pas aimer alors qu'elles peuvent également inspirer...). Et nous nous engageâmes dans une lecture collective, mettant à contribution tout le public (puisqu'en cet Oratorio, il y a un chœur comme dans une tragédie grecque)... Évoquant *l'autre scène*, c'est-à-dire la scène de l'imaginaire, celle que l'on ne considère pas vraiment comme une scène mais que l'on projette soi-même n'importe où et qui peut bien revêtir toute l'efficace du théâtre, le poète, distribuant les livres et les rôles, nous conviait courtoisement mais fermement à une situation de théâtralité impromptue et hardie... Il se fit d'emblée récitant et metteur en voix. Un peu hésitants d'abord, intimidés par le problème de la diction, par la publicité de notre récitation, nous fûmes vite délivrés de toute appréhension par le fait qu'en cette exhibition tout le monde était inclus et que chacun, ayant résilié le seul rôle d'écouter (passif), était devenu acteur ! Nous nous sommes laissés aller au jeu, veillant à l'alternance des voix, tombant dans le flux métrique et symétrique des mots, épousant une rythmique qui nous installait ou nous instaurait sans nous tenir... Avec l'exercice, notre assurance grandit et nous n'eûmes plus de peur, ni de retrait, nous éprouvant pleinement à l'œuvre, dans l'œuvre bien que nous ne la tenions pas plus qu'elle ne nous tenait. Impression gratifiante de gratuité et de délivrance : hors commentaire, hors tout sens établi, nous allions notre voie sensible et sensée

sans rien renier ni anticiper, nous ajustant tout juste au mouvement commun. Expérience originale du *pur allant* ou de *la parfaite et exacte allure* que fait vivre toute œuvre accomplie et que l'on accompagne, et qu'il fallait toute l'autorité du poète (la seule qu'il pût revendiquer ou espérer avoir) pour faire passer *hic et nunc*. Ce fut, succédant au commentaire et au discours, un moment notable et qui restera mémorable, de « cré-action ».

Quand le poète nous dit au revoir, il faisait déjà nuit. Nous eûmes droit encore à deux films sur le volcanisme que nous suivîmes à travers les fumées de notre fatigue. Dehors, avec une fraîcheur prenante et humide, le brouillard nous attendait toujours et la nuit et les mouvements de mer de l'invisible où continuaient à veiller, assoupies, les menaces et les promesses de la Fournaise, toute proche.

SERGE MEITINGER

Table des matières

<i>Avant-propos</i>	11
<i>Préface</i>	15

Mémoires du volcan : Mythes et littératures de jeunesse

LILIANE RAMAROSOA	
La mémoire du volcan, essai d'interprétation sur les Amants de Kitrivo . . .	21
NIVOELISOA GALIBERT	
De l'obsidienne capillaire aux cheveux du volcan : le Piton de la Fournaise dans la psyché des contes pour la jeunesse	33
MARIE-CLAIRE MIR	
Grand' mère Kall, zam abandonné la Réunion	51

L'œil des voyageurs : cartes, croquis, récits

CHRISTIAN GERMANAZ	
La Fournaise, stratégies et postures iconographiques	73
NICOLE CRESTEY	
Bory de Saint-Vincent a-t-il marqué la fin de l'imaginaire du volcan ? . . .	89
PROSPER EVE	
Bourbonnais, explorateurs européens et la Fournaise du xvii ^e siècle au début du xix ^e siècle	107
ARLETTE FRUET	
La résistible fascination du feu	125

Magma Mater. L'imaginaire du volcan...

SOPHIE LINON-CHIPON
Les pièces instables du puzzle de l'île Bourbon137

Gamaleyennes

SERGE MEITINGER
Boris Gamaleya sous le volcan où il n'y a pas d'enfer167

MARIE-JOSÉE MATITI-PICARD
Le volcan comme lieu d'appréhension de l'histoire de l'île. Une approche
du *Volcan à l'envers* de Boris Gamaleya179

Actualités de l'imaginaire volcanique dans l'océan Indien

JACKY SIMONIN
Un imaginaire médiatique. La presse réunionnaise et le volcan de la
Fournaise195

JEAN-LOUIS GUÉBOURG
Mythe, toponymie et volcanisme à Ngadzidja (Grande Comore)209

SERGE MEITINGER,
Volcan237

BORIS GAMALEYA
Basaltophonies241
Aa pragma magma245